

« j'ai toujours eu peur de la défenestration évidemment c'était pour rire que tu as fait ça j'ai bien compris mais je te dis que j'ai facilement des pensées sombres alors ne t'avise pas de recommencer s'il te plaît quoique j'y pense mourir ici serait une autre manière d'élire domicile. »

La moustache, Clara Lagacé, p. 28

le Pied

[Revue littéraire]

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Le Pied est sur Facebook (Revue Le Pied).

Rédaction

Félix Durand, *rédacteur en chef*

redaction.lepied@littfra.com

Laurent de Maisonneuve, *secrétaire de rédaction*

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM)

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Édition et révision

Charlotte Moffet, *éditrice*

Stéphanie Proulx, *éditrice*

Laurent de Maisonneuve, *adjoint à l'édition*

Comité de lecture : Virginie Chaloux, François Côté, Audrey-Ann Gascon, Emma Lacroix, Hélène Laforest, Emilie Maltais, Eugénie Matthey-Jonais, Léa Sowa-Quénart, Eden Turbide, Mélina Verrier et Caroline Villemure.

Correction des épreuves

Félix Durand et Marion Thériault.

Collaborateurs à ce numéro

Frédérique Collette, Lauren Delort, Mélissa Golebiewski,

Clara Lagacé, Pascale Laplante-Dubé, Marc-André

Lauson, Emilie Maltais, Déric Marchand, Sophie Mathieu,

Fannie Morin, Daphné Nadeau, Édith Payette, Ivan Peña,

Estelle Sauzin et Mary Seminara.

Diffusion et organisation des événements

Déric Marchand

Rédaction web

Laurent de Maisonneuve

Graphisme

Laurie Girard

Impression

Mardigras inc.

Infographie

Caroline Villemure

Couverture

Roxanne Chagnon

instagram.com/roxannecha

Lily Violette Daumen

instagram.com/lilydaumen

Illustrations

Laurie Girard

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1250 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur.e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur.e participera. L'auteur.e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro de l'automne 2017 est le 30 mai 2017.

Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1250 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

5 AU LECTEUR

8 LA DÉCRÉPITUDE DE
JEUDI MATIN

Lauren Delort

12 SERIAL STALKEUSE

Sophie Mathieu

16 ENGLISH SUBMERSION
ANGLAISE

Pascale Laplante-Dubé

20 RÈGLES À SUIVRE POUR
ÉVITER LA
MISANTHROPIE

Mary Séminaro

23 RUINES

Édith Payette

25 DERRIÈRE L'ÉCOLE IL
N'Y A PLUS DE TERRAIN
VAGUE

Marc-André Lauzon

27 LA MOUSTACHE

Clara Lagacé

31 J'AVAIS CE REGARD DE
FEU QUI DORT

Estelle Sauzin

34 ANNEXE B: CONSEILS
PRATIQUES ET
AUTRES EXEMPLES DE
L'AGRÉABLE FUTILITÉ
DU PARFAIT MONDAIN

Ivan Peña

39 CÉLIBATAIRE SANS
ENFANT

Mélissa Golebiewski

43 LA CHASSE

Déric Marchand

48 EXISTENCE
POUSSIÉREUSE

Daphné Nadeau

49 LES FEUILLES MORTES

Frédérique Collette

52 COMPTER LES
CHÂTEAUX DE SABLE

Fannie Morin

56 MUTINERIE CONTRE
L'INVISIBLE

Emilie Maltais



Au lecteur

j'écoute le bruit
que fait ton corps
lorsqu'il grimpe dans les fils
à haute tension

je ne renoncerai pas
devant l'odeur de chair brûlée
à pointer l'innommable caché
sous les chars d'assaut



[P] AU LECTEUR

je me perds dans le visible
le lieu approximatif de l'expérience qui ravage

on répète la couleur des herbes
le silence des pâturages en jachère
tandis que les rues se confondent en chants inégaux

l'orage emporte les mouches mais
nos têtes demeurent cachées parmi les livres

dans cet espace qui ne cesse d'avancer
nous laissons la panique choisir
l'ordre des vagues à venir

La décrépitude de jeudi matin

LAUREN DELORT

J'ai noué un bandeau rose dans mes cheveux, mais franchement j'me sens plus d'humeur à me raser la tête à coup de tondeuse bikini. Il est neuf heures, j'ai les yeux gluants et des cernes jusqu'au bas du cou, une haleine de bouffe à chien et des boutons sur le front. Si j'mets du rose dans mes cheveux, on s'attardera autre part que sur mon visage piteux. Le noir, ça m'efface et moi, même avec une gueule tordue, j'veux de l'attention. Quand tu vis cloîtrée dans un studio placard, t'as pas toujours l'occasion d'assouvir ton besoin d'affection, et ça va bien un moment, mais il y a un bien un jour où tes tripes se nouent d'envie à l'idée de tendresse humaine.



J'ai lu des articles qui portent sur le manque de contact physique et c'est pas une lecture réjouissante. Les gens deviennent dépressifs, s'isolent et se racornissent au fin fond de leur tanière jusqu'à ressembler à des Gollum aux yeux globuleux et aux bras squelettiques. Alors faut se lever avec un pic dans l'estomac, enfiler des couches et des couches de vêtements pour prétendre être encore emmitoufflée dans ses couvertures, remonter son écharpe jusqu'en haut du nez, puis aller se traîner au plus proche café avec un gros bandeau rose sur la tête qui dissimule l'avancement prompt de son statut de Gremlin dégarni. Parce que tes cheveux aussi se font la malle quand t'es déprimée, sournoisement, sans vraiment que tu t'en rendes compte. Tu vois bien qu'ils tirent la gueule quand tu les cajoles, tu en sens même filer le long de ton dos, mais tu ne réalises leur mutinerie qu'au jour où ils ont tous quitté le navire. Ils suivent tes amis que tu n'as plus vus depuis trois mois, ta blonde qui t'a quittée parce que tu l'étouffais avec tes tendances hypocondriaques, son chat, son panier et sa litière dont l'odeur infectait l'appartement entier. J'tente de cacher ma misère et de protéger les trois poils que j'ai sur le caillou, puis j'aime l'image d'espoir que ça donne : une tache rose dans la ville, les passants vont probablement croire que j'me presse dans la rue pour rejoindre un amoureux au coin d'un feu de bois. J'suis tellement en manque de tendresse que j'suis prête à me peindre la face pour que les gens me regardent, me sourient et m'imaginent blottie contre un corps chaleureux et aimant.

J'veux être dans une bulle d'amour et me réveiller à trois heures de l'après-midi les cheveux en vrac avec du mascara sur les joues, l'odeur de toasts brûlés qui flotte dans le lit et un chat qui gratte la porte de la chambre parce que c'est l'heure de manger ses croquettes au thon. J'veux dévaler l'escalier pour aller chercher des croissants au coin de la rue avant qu'elle ne se réveille, remonter avec un air fier sur le visage et la voir sur le seuil de la porte dans mon vieux t-shirt d'employée Tim Hortons, le visage encore endormi, des traces de salive au coin des lèvres. Je sais bien que j'suis pas facile à vivre, que j'fais pas grand-



chose pour garder l'appartement clean, que j'm'intéresse pas assez aux factures à payer et que j'passe beaucoup trop de temps sur Doctissimo en me tâtant le pouls, mais j'peux garantir que le matin j'irai courir nous chercher un petit-déjeuner. C'est ce que j'mettrais comme description sur mon profil Tinder si j'avais pas les yeux trop gonflés pour fixer un écran trop longtemps, trop de points de suture sur mon cœur, trop de bile au bout des doigts et que de la sécheresse au fond de mon slip. J'veux juste avoir une raison d'acheter des drinks hors de prix. De passer des heures dans la cuisine à faire des rouleaux de printemps qui se déballent quand tu les prends dans tes mains. Toute seule, j'trouve juste la force de tartiner de la confiture sur une tranche de pain rassis. J'utilise plus d'assiettes, seulement des napkins qui traînent sur toutes les surfaces planes de l'appartement. J'arrive plus à m'intéresser à l'environnement, elle m'a quittée et les assiettes sont loin et font un bruit strident quand elles heurtent la table. En même temps, j'me suis tellement peu douchée ces derniers jours que ça doit compter quelque part, mon économie d'eau.

Et maintenant que j'me prépare à émerger de mon royaume, j'peux promettre que j'ferai attention à ma consommation, plus de gobelet en plastique pour mon café non merci. Mieux même, j'vais sortir prendre du thé anglais, celui qui n'exploite personne, du thé dans une tasse recyclable avec un bagel à la confiture sur le côté, ça finira de compenser mes napkins. J'devrais peut-être faire l'impasse sur la confiture cela dit, j'ai tellement de boutons sur le front que j'pourrais passer pour une télécommande emballée dans du papier rose fluo. Il paraît que c'est le sucre qui détruit notre peau, j'l'ai lu sur facebook quand j'espionnais son compte en dévorant ma portion quotidienne de pain à la confiture. À ce moment-là, j'en étais encore au premier stade de monstre des cavernes et pas encore prête à lâcher mes habitudes alimentaires, mais puisque j'en suis maintenant à renoncer à la caféine, autant faire un grand ménage et jeter les sucres lents et l'huile de palme par la fenêtre. Me mettre au yoga et naître une nouvelle femme en saluant le soleil. J'prendrai des photos de mes nouveaux abdos, un





verre à la main sur une plage de Cuba et les posterai en ligne pour la faire grincer des dents. Genre « Merci d'être partie, mate un peu ma peau lisse maintenant que je vis croissant-free ». Je ferai partie de ces célibataires que tout le monde envie, celles qui montent leur business d'une main et empoignent leur planche de surf de l'autre. Là, toute suite, j'ai du mal à le voir avec mes yeux gonflés et mes cratères sur le front, mais après mon premier thé de l'année dans mon beau bandeau rose, moi et ma gueule mal fichue, on va faire tourner toutes les têtes du Starbucks. Et j'piquerai leurs serviettes en papier recyclable.



Serial stalkeuse

SOPHIE MATHIEU

je ne ferme pas les yeux quand tu m'embrasses
les soirs de whisky
sur le sol de ma chambre
tes sous-vêtements glissent
tu as taggé @felicia33lamoureux à 23 h 58

je coulerai du champagne sur ton corps
jusqu'à me couper avec la bouteille
mes dents sur ton épaule
j'ai le breakdown facile pour des yeux bleus

tous les jours je te google
ton employeur recrute
mon bureau en face du tien
je me photoshoppe sur tes photos de voyage
un couteau à la main

boucle rouge cheveux frisés
good girl gone bad dans l'autobus
des fleurs anonymes devant ta porte
je me ferai jane toppan
panserai tes blessures jusqu'au sang

sur les babillards de la ville ta photo de profil facebook
oh dear oh honey
ton sourire me rappelle la texture de la détente
ta main pleine de boue dans ma bouche
tu bandes bien quand je murmure ton nom



English submersion anglaise

PASCALE LAPLANTE-DUBÉ

Je vais mourir.

Faut que je sorte d'ici. Que je sorte. Dans une heure. Dans une heure, ça va être fini, je vais pouvoir fly away. An hour. À attendre subtilement les signes de la fin. Le nez étampé dans la fenêtre embuée de ma chambre. À watcher. Avec mon souffle qui se condense sur la vitre. Inspiration. Expiration. Inspiration. Inspiration. Inspiration. Inspiration. Expiration. Expiation. Une bruine d'anxiété, une crise qui me brouille la vue. Je vois plus rien. Je veux sortir d'ici, partir, partir loin. J'étouffe dans ma peau. Mon corps qui se resserre autour de moi. Chrysalide de panique. Calme. Faut que ça se calme. Dès que ça se calme... If it ever does. It's only five before eleven, but it's so dull and gloomy outside that it might as well be the very end of the world as we – I, Je – know it. La fin de mon monde. L'exil existentiel à l'autre bout du univers. Apocalypse en plein après-midi. C'est à se demander what the hell was dans ma tête quand j'ai décidé de faire ça. De déménager là pour étudier six bloody months. Are you mental, que je me demande maintenant. Une heure, merde. Je suis déjà agonising. J'ai rien ici. Rien, rien rien rien.

Respire, fille, breathe.

Respire.

Juste une heure. Il faudrait que j'essaie de penser à d'autre chose, mais j'ai le feeling qu'halluciner sur *Narnia* pis *Harry Potter* ou mes petits écrits de fantasy, ça m'aidera pas trop. An hour. J'ai les pieds qui me démangent, qui kickent, et les mains qui laissent des traces sur les vitres à côté des marques de mes narines. Je devrais bien regarder ailleurs, mais le flou du dehors est mieux que l'angoisse du dedans. J'ai déjà passé la moitié de l'avant-midi en tête à tête avec mes murs d'asile psychiatrique. Glamour. Je pourrais lire, aussi. Ou écrire, tiens dont. Tu



as les profs qui nous disent d'écrire, en anglais s'il vous plait, pour s'immerger un peu, pour faire passer le jet lag et le homesickness et la boringness. De tenir un diary, to keep a journal. Pour gérer nos émotions et nous débroussailler les idées. Comme si j'en avais besoin. Ça m'a jamais aidée, râler ma vie sur papier. Better doing it in that little head of mine! Je commence déjà à avoir le feeling que la moitié de ma tête marche en français, et que l'autre roule en british english. En sens inverse. Accident de la route mentale. Méchant clash.

Une heure à marde. En fait, dehors, si je regarde bien, on dirait vraiment que le monde a disparu. Il pleut des chats et des chiens, comme ils disent ici. C'est le déluge, et ma fenêtre a beau donner direct sur la Cam River, je la vois même pas à travers le brouillard. Je suis juste dans le cliché bien raide. It's thickening, surrounding me, le cliché, il essaie de m'étrangler. It reeks

like an horror movie. Il manque plus



qu'un petit fantôme pour finir le tableau, et pour achever de me rendre folle. BOUH! Ça pourrait être beau si c'était blanc argenté. Mystical, même, avec des volutes de brume flottant au-dessus de l'eau, s'enroulant autour des piliers du pont qui enjambe la rivière. Mais en ce moment, on dirait juste une peinture opaque, d'un vieux gris plate. Booring. Je vois rien. C'est comme quand je suis arrivée two days ago. Quand j'étais dans l'avion, et que le pilote de British Airways nous racontait qu'it's half past six in the morning, qu'it's currently 20



degrees, et que welcome to London we wish you a pleasant stay. J'ai stormed off des toilets like a hurricane, j'ai plaqué mon visage contre le hublot en espérant avoir une breathtaking vue de la city. Et j'ai juste vu nothing but an horribly thick haze. Welcome to London, qu'il disait. Well I couldn't see a thing. Bien sûr. Maintenant, si je m'écoutais, la prochaine étape serait de me prendre pour Sherlock Holmes ou Oliver Twist, de sortir de ma chambre pis d'aller marcher dramatiquement dans la brume En me déplaçant comme une espionne. Avec la musique d'ambiance, tant qu'à faire. Mais je serais pas prête à affirmer que l'Angleterre est le pays du brouillard infini et de la pluie corrosive. Dire ça, c'est aussi silly que de penser qu'il neige eleven months a year au Québec. Bien honnêtement, quand je suis débarquée à la gare de King's Cross, une heure après être partie de l'aéroport d'Heathrow, le soleil était violent. On aurait dit que le toit de verre au-dessus des quais était un diamant trop poli qui me burnait les yeux. Méchant renversement de décor. En juste une heure.

Juste une heure. Mais là, il pleut encore. C'est un cycle, it comes and goes. Ça va être fini plus tôt que tard. Dans une heure. Juste une heure. La température ici est bipolaire, elle switch de la pluie au soleil tout le temps. Si tu es organisée, tu penses à apporter tout le temps un parapluie avec toi. Au cas où. Le ciel est hypocrite, il hésitera pas à te changer en chien mouillé juste parce que tu as passé cent ans à te faire les cheveux avant de sortir. Le trouble est que j'ai no parapluie right now. C'est pas que je suis mal organisée. Ok. Peut-être. Mais je suis passée par la Suisse, chez mon amie genevoise avant d'arriver en Angleterre. Fait que j'ai perdu mon parapluie chez eux. Well, it drowned in the lake Léman en face de chez eux. Il s'est rebellé, l'umbrella, il est descendu au fond des choses sans ma permission. And I wasn't able to catch it on time. Sink sank sunk. Le pire est qu'il a flotté un peu avant de se prendre pour le Titanic, juste pour me narguer avec sa petite face quadrillée. Pour être sûr que je me souvienne de sa fuite. Histoire que je regrette raide de pas l'avoir rattrapé quand je serais face au temper de la température british.

Une heure. Juste une heure.



Ça fait deux jours que je suis arrivée à Cambridge. Et que je regrette le parapluie. Je me tourne les pouces dans le fond de ma chambre dans Clare College. J'attends que la pluie se tanne avant moi. Je chie des taques contre moi-même. Je braille ma vie. Le temps passe vraiment pas vite. J'ai l'impression de virer folle. Je me connecterais bien sur Skype pour parler – chialer – à ma mère, mais il est que six heures du matin à la maison et l'appeler la ferait juste capoter. Cinq heures de décalage, ça donne vraiment le feeling d'être sur une autre planète. Comme si j'habitais plus dans le même monde. Exil total. C'est weird. Tout paraît être reviré de bord. Du genre, ici, le monde conduisent certainement pas on the *right* side of the road. I nearly threw up the first time I got into a taxi. I felt like we were going to crash in another car every single time we turned. Funny enough. Mais les voitures sont pas admises dans le City Center de Cambridge. Juste les bikes sont permis. Ce qui peut sembler nice la première fois – Yes! on peut se tenir au milieu de la rue principale du City Center sans se faire run over! PARTÉ! Mais j'ai trouvé assez vite que les vélos étaient encore plus dangereux que les chars. Parce que les chars, au moins, tu peux les entendre arriver! Un vélo c'est sournois, comme la température ici, quand tu le vois, il t'a déjà rentré dedans. And then you get a free visit of Addenbrooke's hospital. Because when in a foreign country, you've got to experiment *everything* and visit *every single building*. Genre.

Anyways. Je donnerais pas mal toute présentement pour être dehors. Un vélo qui m'écraserait, ça changerait le mal de place. Dans une heure...

Ah pis. Fuck la pluie. I'm out

Règles à suivre pour éviter la misanthropie

MARY SÉMINARO

1

attends pas l'hiver
pour trouver un corps
à coller

2

même si tu cruises
avec Baudelaire
si tu rappelles jamais
t'es quand même
un fucker



[P] RÈGLES À SUIVRE POUR ÉVITER LA MISANTHROPIE - MARY SÉMINARO

3

connais-toi

toi-même

pis sacre-moi

patience



Ruines

ÉDITH PAYETTE

L'aiguille d'une horloge habite ma mémoire et coud et découd mes souvenirs. Les petits fils brisés, je m'y accroche pour parcourir aujourd'hui et demain. Mieux vaut rompre le tissu à mesure. Je ne dois pas me voiler derrière mon père qui pleure le sien, derrière ma carcasse d'enfant tombée à bicyclette dans la rue Bonin. L'horloge antihoraire de ma vie se remet en marche dès que j'oublie de remonter celle qui va de l'avant.

Attachant mes patins très serrés, m'étonnant de la mort de Lady Di, m'efforçant de bien tracer mes « u » et mes « v », je conjugue à tous les temps mes ruines.

Il faut surtout enfouir l'endeuillant et l'humiliant pour sourire comme une gentille fille. J'efface le midi où Joey Comtois a brisé ma poupée exprès et le jour où Catherine a cessé de m'adresser la parole et l'heure où le cœur de Mamie s'est essoufflé. Si les rêves déterrèrent une racine, je prendrai la pelle, leur assénerai un bon coup pour m'assurer que plus rien ne reviendra, et creuserai plus profond. L'herbe verte repoussera à la surface. Il y a toujours une comptine, une après-midi au bord du lac, une messe de minuit pour se substituer au visage mesquin de Joey Comtois.

Et je me souviens de quoi? Quand l'aiguille bouge sur son cadran, elle ne laisse sur son passage que des fils épars. Je fouille dans cet amas et ma main dans son mouvement rassemble les morceaux en une courtépointe nouvelle. Je ne distingue plus le doux de l'amer. Joey Comtois casse mes jouets en chantant, Catherine se tient en silence sur la plage de la rivière Ouareau et Mamie s'écroule devant la chorale qui entamait « Ça bergers ».

J'entends le bruit des lames sur la glace et aussitôt la musique de ce bibelot de patineurs que ma mère sort à Noël. Même si j'essayais, je ne pourrais pas oublier le moment où ma gardienne m'apprend la mort de

Lady Diana. En un instant, je saisis que les princesses existent vraiment, mais qu'elles meurent aussi. Ma main hésite encore devant les « u » et les « v » de peur que Mme Danielle me les fasse copier si je les confonds.

Étrangement, je ne perçois jamais, ou presque, l'odeur de ceux que je n'aime pas. Je ne les touche pas; je les regarde à peine. Catherine devient, si je touche mes tempes en songeant à elle, un coton frais, un denim rêche, une odeur de shampoing pour bébé qui me réconforte même si elle me manque. En pensant à Mamie, je sens sous mes doigts une flanelle de pyjama, du velours même, et sur ma langue le goût de ses biscuits à l'avoine. J'incante mes spectres favoris et ils revêtent des draps blancs comme les enfants à Halloween. Ils prennent forme, saveur et parfum.

Il ne me reste de Joey Comtois que des éclats de porcelaine. Je ne sais même plus la couleur de ses yeux. Mes mauvais souvenirs s'emballotent dans le flou. Je les crains sans les voir comme des monstres dans un placard sans ampoule.

Les joies d'enfant et le premier amour se présentent aussi armés, parfois, d'une épée en plastique. Elle ne pratique aucune incision, mais sous ses coups bénins se fracture un verrou et entre la nostalgie. Les berceuses, pourries par le temps, se changent en voix de sorcières aiguës susurrant à mon oreille « Plus jamais ».

Derrière l'école il n'y a plus de terrain vague

MARC-ANDRÉ LAUZON

on a su au moins
accumuler le bois
de nos mâchoires
reconstruire
sur la bouteille échappée

se rappeler que nos gorges
se sont taillés
au manque de preuve
accrocher le gun
au mur
pour se mentir
des héros d'enfance

les tirs fondent encore
avant de se rendre
à nos langues

on a beau déterrer
les derniers feux
au plus bas de l'accident
les craquements de la cabane
la veste de chasse
de mon père
ressemble toujours
à ce qui n'a jamais existé

j'ai appris à raconter nos histoires
sans comprendre
quelle ligne de ma main
délimite ma tête
et la débarque au bout

La moustache

CLARA LAGACÉ

Jour 1

Élire domicile pendant dix jours dans une ville étrangère dans un autre hémisphère la ville des grands boulevards du tango aux coins des rues pour quelques cennes et des cités cimetières c'est l'automne je ne sais pas si les feuilles changeront de couleur ici je te le demande tu ne sais pas non plus tu dis qu'on ne restera pas assez longtemps pour voir c'est vrai en tout cas leur automne est pluvieux comme nous toujours en voyage le nous et le eux qui revient à la charge difficile de parler autrement la pluie la pluie la pluie il fait frette on n'a pas apporté de vêtements pour ce genre de température ça fait quatre mois qu'on vagabonde sur un autre continent sans avoir froid mais là on est plus au sud c'est drôle le sud pour moi c'est chaud difficile de changer cette association j'ai oublié de le dire mais ici c'est la ville avec le plus de librairies par habitant n'est-ce pas hallucinant ça me chauffe le cœur d'y penser et j'ai hâte de sortir de l'appart.

Jour 4

Cartographier la ville ça va mieux à pied qu'en métro mais cartographier les rues dans une autre langue en s'embusquant dans la syntaxe et les différents temps du passé ça reste un grand défi on se promène sur le bord de la rivière qui traverse la ville derrière la maison rose du président le quartier autour me rappelle un peu Saint-Henri avec son look d'anciennes usines d'entrepôts convertis en lofts bobos c'est le quartier Puerto Madero sauf que le port la gestion de stock les grues qui entassent les containers et les travailleurs exténués ne sont pas très présents seuls des vestiges bien habillés d'un passé prolo décoient le boardwalk en rentrant à l'appart tu m'as embarrassé sur le petit balcon notre appart est au 11e étage c'était pas tellement le fun comme expérience je dis déjà notre appart ça fait à peine quatre jours qu'on est ici et déjà le eux et le nous commence à s'estomper pour

devenir un nous factice je suis la seule à le penser j'ai toujours eu peur de la défenestration évidemment c'était pour rire que tu as fait ça j'ai bien compris mais je te dis que j'ai facilement des pensées sombres alors ne t'avise pas de recommencer s'il te plaît quoique j'y pense mourir ici serait une autre manière d'élire domicile.

Jour 5

Eva Duarte en fer forgé posée sur un bâtiment pollué en train de discourir dans un micro vintage me parle de Mafalda qui est debout à un coin de rue pour faire sourire les touristes les deux femmes les plus connues de cette ville ne se ressemblent pas vraiment j'ai toujours la version de Madonna dans la tête ça aide pas c'est sûr quel navet Peron était aimé et aussi dictateur c'est difficile pour moi de faire la part des choses alors on va visiter des musées est-ce que ça donne une meilleure connaissance de la ville que de s'y promener et de parcourir ses galeries je ne sais pas mais ça m'aide pleure pas pour moi Argentine je râle dans tes oreilles tu n'as pas de réponses mais j'ai besoin de mieux comprendre s'il te plaît.

Jour 7

Au complexe culturel les gens jasant de politique et de température comme chez nous la température éternel sujet de discussion c'est pareil et maintenant le documentaire commence c'est sur les Chicago Boys du Chili bande de crottés j'arrive à suivre mais je ne comprends pas tout je saisis la violence des propos la *alegria infinita* ressentie en regardant le bombardement du palais présidentiel comment peut-il dire ça vieux sans dessein en fait je ne saisis pas la violence de son commentaire c'est faux ce que je dis mais je suis empathique je veux la comprendre en tout cas je trouve ça violent pas pour rire j'ai le goût de hurler je hurle mais pas très fort tu me regardes ahuri ils se remettent à parler de leur plan économique pour saccager le pays les autres retournent leur regard à l'écran tout redevient normal il n'y a pas de période de questions à la fin du documentaire c'est dommage.

Jour 9

Ce matin c'est difficile de s'extirper du carré blanc du lit pour sortir dehors et se donner l'impression de faire sa job de visiteurs alors on décide qu'on est devenu des habitants la machine italienne rugit le café est prêt on le boit dans le lit en regardant un film sur la ville qu'on ne visite pas parce qu'on la connaît on vit ici depuis neuf jours le film n'est pas très éclairant et il arrête de pleuvoir alors il faut sortir un peu au moins pour de la nourriture le café ça ne remplit pas beaucoup on décide d'aller s'asseoir dans un parc pour pique-niquer mais il se remet à pleuvoir alors qu'on est encore en chemin au lieu on mange des sandwiches dans un café le café de la poésie moi ça me parle et toi ça te parle de moi on est heureux je pense sauf que le serveur vient nous dire qu'au café de la poésie on ne tolère pas les parties d'échecs interminables même s'il n'y a pas un chat ou un semblant de poète aux tables autour ça donnerait la mauvaise impression sans doute trop cérébrale comme activité pour un café artistique dans une ville de lettres de toute façon je perdais encore je n'ai pas gagné depuis qu'on a quitté notre vie à Valpo il y a déjà trois semaines et ça commence à me faire pas mal chier reste qu'on sort dehors dans la pluie et on se dirige trempés jusqu'à la moelle vers le quartier de La Boca coloré et touristique malgré le déluge on paye pour entrer voir le petit Maradona et sa main céleste et voir des buts spectaculaires en 360 je comprends pas trop le trip c'est impossible pour l'humain de regarder en 360 alors nécessairement je me fais mal au cou en ressortant dehors il pleut encore mais on décide quand même de marcher j'arrive maintenant à faire la liste de plusieurs quartiers Balvanera Almagro San Cristobal Retiro San Telmo Flores La Boca Recoleta Puerto Madero Caballito Palermo.

Jour 10

On repart en autobus jusqu'à l'aéroport on a faim et plus de sous on se paye deux sacs de chips d'affilée avec ta visa j'ai faim et j'ai hâte à la bouffe d'avion je ne pense pas qu'on va revenir penser au péronisme ici faire semblant de connaître les rues et les quartiers mais chez nous les



gens vont nous demander comment on a trouvé la ville on va devenir des spécialistes malgré nos maigres dix jours de vie commune avec elle tu vas leur parler des nombreuses crises économiques et des luttes populaires moi je vais leur raconter la fois que tu t'es rasé la barbe pour la première fois du voyage en laissant la moustache et que je suis presque morte de rire le matin en me réveillant avec ta moustache qui ronflait dans ma face fait que ça n'a pas duré et il ne reste qu'une photo que j'ai prise en cachette pour me souvenir de cette ville pluvieuse et littéraire où on a habité dix jours de temps sinon je vais leur raconter les réverbères que je trouvais vraiment beaux ça aussi ils vont aimer ça.



J'avais ce regard de feu qui dort

ESTELLE SAUZIN

dans la tête plate de la nuit
les morceaux de mon corps
se gèlent
et rompent sous le pas des autres
j'essaie d'atteindre
la naissance de mes brûlures
dans ce froid qui a l'élan
de ce qui pousse au fond de moi

des artères d'alcool s'épendent
et tes yeux ne respirent plus
c'est presque comme si tu m'aimais

dans ce froid
qui craque
en dedans du jour
disent-ils
nous survivrons

projetée loin de nous
j'erre comme une éternelle récidiviste
les coudes sur le comptoir
le cœur dans le verre
seuls tes bras savaient saisir
ce qui trébuche au fond de moi
alors je piétine ce qui reste
et je le balance dans le fracas
des maudits

des vaisseaux de lave irriguent ma tête
et coulent depuis mes yeux
pour rincer dans ce noir
ce corps que j'ai aimé

la pensée brûle en souriant

je pogne un taxi
la bouche tordue de rire
à chaque soir ma chance
de me consumer vive
la nuit implore
qu'on la laisse répandre
la salissure de mes doigts
je pompe
tout l'air que je respire –
la trachée du monde étouffe

on a bien ri ce soir merci

et cet air de fin du monde
qui n'en finit pas d'arriver

on a bien ri ce soir merci

j'ai dans ma tête tant de violence
et cet air de fin du monde
rentre jusque dans mon lit

je gis de la cendre et du futoir
qu'ont laissés nos corps sur les draps
je serai là bien après le sommeil
comme une résistante dans la nuit
j'irai arrêter tous les trains
qui dans ma tête esquissent les lignes
que tu n'as jamais su tracer





Annexe B : Conseils pratiques et autres exemples de l'agréable futilité du parfait mondain

IVAN PEÑA

Cette annexe regroupe, sous la forme d'une liste non exhaustive, des conseils à mettre en pratique avec seulement une insouciance des plus inauthentiques. Ils sont directement tirés des diverses théories démontrées dans cette étude et forment par conséquent un guide philosophique pour incarner sans défauts l'agréable futilité du parfait mondain.

I. Éthéré, le parfait mondain est d'abord et avant tout un plaisir pour les sens, car tout chez lui est esthétique : son physique, ses habits, sa voix et même ses chirurgies. Il n'est qu'Art.

II. Le parfait mondain a toujours été un parfait mondain. Son existence ne précède pas son essence puisque sa mère l'a toujours appelé « Monsieur » et que même en privé, son chien le vouvoie.

III. Le parfait mondain est intemporel : il ne suit jamais la mode parce qu'il ne jure que par l'élégance¹. Par ailleurs, il ne s'exhibe jamais avec des accessoires qui pourraient indiquer son appartenance à une quelconque époque (cellulaire, sceptre égyptien, calèche, etc.) et, certains soirs, il est même possible de l'apercevoir en noir et blanc.

1. Chanel, Coco (qu'il aura connu au possible).



IV. Le parfait mondain est aussi méthodiquement en retard que sa tenue est flamboyante. Ainsi, il est toujours fashionably late. Surtout quand il reçoit².

V. De son retard, le parfait mondain ne s'excuse jamais et en donne encore moins la raison. Il se contente de faire une entrée remarquée à un moment propice : à l'arrivée du champagne à la table, lors d'un fou rire autour de la table, ou du décès de quelqu'un sur la table. Qu'importe les circonstances, ses salutations demeurent chaleureuses, mais posées et il ne présente jamais ses condoléances à qui que ce soit, car il ne laissera personne devenir le centre de l'attention à sa place, surtout pas un cadavre.

VI. Lorsque des humains³ se rassemblent dans un même lieu pour avoir la chance de respirer le dioxyde de carbone qu'il rejette, le parfait mondain fait toujours savoir qu'il vient tout juste de quitter un autre événement, généralement plus mondain que ledit rassemblement. Son entourage doit bien comprendre qu'en tout temps, il les honore de sa présence. Surtout quand il reçoit.

VII. Le parfait mondain n'est jamais vu en état d'ébriété⁴. Pour une raison inconnue, il ne ressent pas les effets de l'alcool. Tout comme ceux de l'humilité, d'ailleurs.

2. L'humble auteur de ces lignes se permet de rappeler que le Dogme du Retard (*Chapitre III : L'art nonchalant d'avoir l'air d'avoir fait quelque chose de plus important*) est la pierre angulaire du parfait mondain, l'acte sacré duquel surgit toute sa philosophie (*Chapitre IV : Mythes et idéologies du mythomane anal*).

3. Amis, famille, collègues, abonnés Twitter.

4. Il ne s'abreuve qu'à un verre de martini dont la couleur du liquide est impérativement agencée à sa tenue.



VIII. Lorsqu'il reçoit, le parfait mondain dépose dédaigneusement, mais bien en vue des livres portant sur des sujets tels que l'architecture romane, la poésie hongroise ou le cubisme éthiopien. Cependant, le parfait mondain doit exposer au moins deux livres aux sujets plus accessibles, mais non moins trendy : un guide sur les bières artisanales du Kazakhstan, un artwork de tatouages d'hentaï japonais ou un livre de recettes vegan et féministes. Il est important que les convives aient l'illusion inébranlable de son humanité supposée.

IX. Le parfait mondain est aussi à l'aise au banquet d'une duchesse qu'à la table d'un pauvre, même si on ne l'a jamais vu à la table d'un pauvre et qu'il ne connaît en réalité aucune duchesse.

X. Le parfait mondain est toujours courtois et gentilhomme, surtout avec les femmes. Il est ingénument intéressé par les qualités humaines de tout et chacun, spécialement par celles de la serveuse.

XI. En société, le parfait mondain ne semble jamais excité par quoi que ce soit. L'intensité émotionnelle qu'il lui arrive d'exprimer publiquement ne dépasse jamais la suffisante chaleur d'un ravissement courtois, le tout en moins de trois syllabes nonchalamment prononcées.

XII. Le parfait mondain ne regarde jamais l'heure. En fait, c'est le temps qui s'arrête pour le regarder.

XIII. Le parfait mondain a déjà fait plusieurs voyages humanitaires au Kenya⁵. Et il le fait savoir.

5. Sur une carte du monde, bien s'assurer de pouvoir situer le Kenya.



XIV. Le parfait mondain est polyglotte. Il cite six ou sept vers en hongrois⁶ (dont il aura bien évidemment fait lui-même la traduction en 1956) et les répétera assez vite pour donner l'impression aux témoins qu'il discute. Fuir rapidement l'interlocuteur s'il s'avère que lui aussi parle le hongrois. Répéter les vers à l'envers pour gagner du temps s'il s'avère que la sortie est trop loin. Retenir à tout prix ses larmes s'il s'avère que vous êtes l'hôte de la soirée.

XV. Le parfait mondain connaît toujours le prénom des barmen, peu importe la réception mondaine et malgré le fait qu'il est statistiquement impossible qu'ils s'appellent tous « Jérôme ». Surtout les filles, incluant la serveuse.

XVI. Le parfait mondain ne recueille jamais les confidences de quelqu'un. Il ne s'associe pas avec les souffrances du genre humain. Surtout pas hors Kenya.

XVII. Le parfait mondain est toujours présent, mais jamais en totalité, car sa désinvolture fondamentale⁷ doit rester un mystère indéchiffrable pour tous ceux qui tentent d'en comprendre le sens. Tout comme cette phrase, d'ailleurs.

XVIII. Le parfait mondain n'est jamais vu en train de faire le moindre effort physique et pour une raison inconnue, il n'utilise que des chiffres romains; est-il seulement humain?

XIX. Le parfait mondain est un grand mélomane. Il affectionne particulièrement Debussy, dont il a aussi fait la traduction en hongrois en 1956. Lorsqu'on lui demande quelle est sa pièce préférée du

6. Choisir le poète au hasard, mais garder à l'esprit que moins celui-ci est connu des masses, plus son importance littéraire peut être exagérée.

7. *Chapitre I : Ontologie, métaphysique et régime alimentaire de l'homme inutile.*



compositeur, il cite, decrescendo, quelques vers de la partition tout en repérant, prestissimo, la sortie la plus proche.

XX. À la fin d'une représentation, le parfait mondain n'applaudit ni ne demande jamais de rappel, car il juge que ces pratiques sont démagogiques, spécialement au cinéma. Une fois les lumières rallumées, il s'assure que tous puissent voir l'expression contemplative de son regard et pivote subtilement la tête de façon à ce que la lumière fasse scintiller les larmes qui embuent ses yeux d'âme sensible et authentique.

XXI. La vie sexuelle du parfait mondain est faite d'épais mystère, de quelques maris cocus et de beaucoup d'hentaï japonais. Il paraîtrait même que le dieu de la couchette aurait traduit en 1956 le Kamasutra en hongrois. Celui-ci ne comporterait que six ou sept vers, mais serait très inspiré par les recettes vegan et les Quatre Saisons de Debussy.

XXII. Le parfait mondain ne prend jamais les transports en commun, car il trouve cette pratique aussi populiste que répugnante. Quand il ne semble pas y avoir de solutions, le parfait mondain se permet d'être vu en calèche, même si le sceptre égyptien reste à proscrire.

XXIII. Le parfait mondain est très intime avec le prochain grand écrivain de la littérature mondiale⁸. Tous deux partagent les mêmes passions aussi improbables que peu crédibles, soient l'architecture romane, la poésie hongroise et le cubisme éthiopien. Ce grand auteur aussi alcoolique qu'incompris⁹ est d'ailleurs secrètement amoureux du parfait mondain et il fera périr tragiquement son personnage à la fin de l'histoire : percuté par un autobus rempli de Hongrois amateurs de Debussy.

8. Chapitre VII : Homo amorem, ou comment plaire absolument à tout le monde en se compromettant sexuellement le moins souvent possible.

9. Du même auteur : *Guide du parfait écrivain*.



Célibataire sans enfant

MÉLISSA GOLEBIEWSKI

1

c'est l'été Même les moches se baladent en paires
en paires les hommes et les hommes et les femmes et les femmes et vice versa et
mélangés et comme ça partout Jusqu'à épuisement des stocks
je m'entraîne
à prendre deux fois plus de place
pour faire comme si

2

(Il est vrai que tous les auteurs qui ont écrit sur le suicide se sont suicidés.
C'est donc avec grande précaution que j'écris ces lignes, sauvée cependant
de ne pas être auteur. Ni autrice. Ni écrivaine. Ni rien.)

Frontenac Frontenac Frontenac Frontenac Frontenac Frontenac courir couloirs
le violon fait des trilles et je divole les escaliers du métro
je digravis le mont blanc
j'arrive sur le qui et le violon force
corde sur corde sur aigu sur grave et je me dis
que je pourrais goûter sur les rails
si seulement je n'aurais pas rendez-vous

3

c'est toujours la nuit le plus difficile
et se dégouliner la face dans les doigts
et se jeter dans les bras de mer
c'est à vomir de chagrin mal ravalé De débord de présence
pour qui voudrait disparaître c'est inacceptable Être là
et ne pas savoir se noyer

Vivre est un waterboarding permanent

~~Vivre est un waterboarding permanent~~
~~VIVRE EST UN WATERBOARDING PERMANENT~~
~~Vivre est un waterboarding permanent~~
~~Vivre est un waterboarding permanent~~

4

Dans les artères c'est comme
De la poudre
À petits à-coups ça s'en vient dans le cœur
et ça tape
dans le creux du coude
Notre-Dame-des-Brûlures
ça c'est là ça c'est partout où s'attachent tes mains*
dans les dessous de ta peau ça s'embrase Ça prend feu clair
jusque dans les yeux
(s'ils se ferment c'est bon signe)

Rends-moi mon brasier dis
Que j'en brûle pareil
Rends-le moi ou je viens le prendre moi-même

* Poésie de pas d'amour
réconforter son soi-même
avec de la poudre et du schnaps
On est vivants On se répare
Je travaille la souplesse de mes langues
en articulant la parole
À force d'écrire je vois bien devenir fine et longue
comme une vraie fille —

La chasse

DÉRIC MARCHAND

Bélanger s'étire les jambes, écrasé sur sa chaise de bois rudimentaire. Il souffle la fumée de sa cigarette vers la lumière vacillante du néon. L'air est saturé de cette fumée, mais ça ne pique les yeux de personne : les gens d'ici sont pour ainsi dire nés une cigarette à la main. Thibeault prend une dernière gorgée de sa bière, qu'il dépose ensuite dans le cimetière aux bouteilles vides, dans un coin du sous-sol de l'église. Depuis deux heures, les fermiers d'un petit village au sud du Québec assistent à une réunion officielle.

— Une vache quand même, dit Thibeault, c'est pas rien.

— C'est pas rien certain! s'exclame Parent, un vieillard frêle accompagné de sa femme. On peut pas faire disparaître une vache comme ça... Pas dans un comté comme le nôtre. Tout le monde se connaît, tout le monde a sa terre. Je l'aimais, ma Vivianne.

— Si c'était un cochon, dit Thibeault, on accuserait le Bon Dieu, mais là... Ils en boivent du lait, eux autres. Pis ils mangent du bœuf, je pense bien.

— J'ai entendu dire, ajoute la femme de Bélanger, que le père était médecin. Ça doit être une menterie. Si c'était vrai, il serait assez riche pour s'en acheter une vache.

— Des gens mal intentionnés, conclut la femme de Parent. Pis la police...

— La police qui crisse rien! poursuit Thibeault.

Bélanger plisse les yeux, prend une seconde bouffée de cigarette. Par les fenêtres grillagées à hauteur du plafond, on distingue à peine la pelouse et les arbres. Dehors, c'est la brunante.

— Il y a pas d'autres choix, dit-il, sortant de son mutisme. J'ai déjà commencé pis je vous invite à faire pareil. Sur mon terrain, j'ai posé deux, trois caméras et j'ai caché des belles carabines flambant neuves un peu partout. Sous mon lit. Dans mon tracteur. Dans la grange. Ça

m'a coûté cher, mais c'est du beau matériel. Si on fait rien, si on se laisse voler, pour qui on passe? On le connaît notre comté. Il y a personne qui peut le protéger comme nous autres. On s'est toujours débrouillés tous seuls, je vois pas pourquoi ce serait différent aujourd'hui. Des patrouilles citoyennes, comme ils disent. C'est ce que je propose. Passons au vote pis...

Un craquement retentit derrière la porte close. On se tait, on prête l'oreille. Le vieux Parent saisit sa carabine, avance à pas légers, ouvre brusquement la porte. Prêt à tirer. C'est Antoine, le garçon de Bélanger, espionnant la conversation. Mi-homme, mi-enfant, son regard est bête et ses épaules larges contrastent avec le duvet qui lui sert de barbe. Tout le monde est soulagé que ce soit lui. Soulagé aussi que le vieux Parent ne soit pas encore saoul : le coup serait peut-être parti.



À distance, on observe les nouveaux venus dans le village, on garde un œil dessus. Des étrangers avec des noms inquiétants, des noms de terroristes comme à la télévision. On s'est subdivisé les quarts de surveillance. On se passe un cahier de mauvaise facture acheté à la pharmacie où on note les faits les plus notables dont on est témoin. Une journée typique se lit comme suit : 9 h 07 — La vieille Mathilde s'arrête devant la propriété des Baudrier pour observer les fleurs bien entretenues. 13 h 14 — Un groupe d'enfants débarque de l'autobus scolaire et joue à cache-cache dans les épis de maïs. 16 h 40 — Le vieux Parent ne va pas chercher sa caisse de bière après le travail. Étrange. Mais surtout, on note scrupuleusement les allers et venues des Khalfi. Ils doivent s'en douter, quelqu'un doit avoir vendu la mèche, car ils restent chez eux et ne sortent que pour aller travailler à l'extérieur du village et faire leur épicerie. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas normal.

Ils ont une remise dans leur cour arrière. Le garçon et la fillette Khalfi vont y jouer, parfois. Ce serait un bel endroit pour la vache du vieux Parent. Il est justement allé y fouiner une nuit, à l'insu de tous. Pas de trace de la vache. Est-ce qu'ils l'ont déjà mangée? Où est la vache?

On est fier des carabines que l'on s'est procurées. On se les montre lors des réunions secrètes, dans le sous-sol de l'église. On organise des concours de tir à l'extérieur, dans un terrain vague adjacent. Bélanger ressort toujours gagnant. Il a ça dans le sang, disent les autres. Un officier de police s'est présenté une fois, après avoir reçu un appel d'un voisin inquiet par le bruit répété des détonations.

— Un coup de fil de l'étranger, dit Bélanger. Il sait qu'on s'entraîne pour le tenir loin. Que je le voie pas sur ma terre : j'ai le doigt plus vif que le vieux Parent.

Le policier s'est fait rabrouer. Il se voulait rassurant, mais quand il est parti, on a serré avec plus de force encore la crosse des carabines. Des bouffons. Ils ne connaissent rien du comté. La SQ est aussi recommandable que les Hells. Cette terre est la nôtre, disent-ils

fièrement. C'est à nous de nous en occuper. Nous seuls connaissons ses caprices, savons l'écouter. Nous lui avons fait défaut. C'était une fois de trop.

Un soir, les Khalfi prennent leur voiture à la nuit tombée. Bélanger est de garde. Il les devance et les arrête sur le chemin de terre à la sortie du village. Il ameuté d'autres fermiers, dont le vieux Parent. Ensemble, ils forment un barrage de corps hérissés, d'yeux orageux et de canons pointés vers la jeep de la famille étrangère. On les force à sortir. Cette fois, ce n'est pas une vache qui a disparu, mais les pneus de la camionnette de Thibault.

— Où est Vivianne? gueule le vieux Parent. Où est ma vache?

Thibeault n'est là pour réclamer ses pneus. Les Khalfi, eux, sont effrayés et confus. Les deux enfants pleurent et enserrant les hanches de leur mère. En arabe, elle ordonne à son époux de faire quelque chose. La vieille Mathilde sort en trombe de chez elle, ne prend pas le temps de regarder les fleurs.

— Bélanger! Bélanger! hèle-t-elle de sa voix nasillarde et surexcitée.

Elle raconte que Thibeault est au téléphone. Il a abattu un Khalfi sur son terrain. Il va avoir besoin d'aide. On ne comprend pas. C'est proprement impossible : le père, la mère et les enfants sont là. Ils sont bien là, pour une fois qu'on les tient. Surtout, qu'ils ne se sauvent pas.

— Laissez-moi venir avec vous, dit le père Khalfi, je suis médecin.

Dans le sous-sol de l'église, sous la lumière toujours clignotante du néon, on a improvisé une table de chirurgie. On a pris celle autour de laquelle on joue aux cartes les samedis après-midi, puis on a déposé un drap et des manteaux de chasse en tas pour y déposer le blessé qui saigne. Qui hurlait aussi, mais qui est passé depuis à un état trop critique pour le faire. Il est presque beau, il est jeune. C'est Antoine, dont le regard vitreux et bête erre dans la pièce. Thibeault bredouille des excuses, dit qu'il faisait si noir... Sur sa terre, quelqu'un bougeait. Faisait du bruit. Il a fait ce que l'on attendait de lui. Rien de plus.

— J'étais sûr que c'était pas lui.

— Et vous pensiez que c'était qui? lui demande le docteur Khalfi en le fusillant du regard.

On a contacté les urgences, mais entre-temps le docteur tente de stabiliser l'état de l'adolescent à l'aide d'une trousse de chirurgie personnelle.

— Personne, répond Thibeault. Personne...

— Tu vas me sauver la vie de mon fils ou sinon... Ou sinon! crie Bélanger, la gorge nouée.

Son épouse le prend, l'amène à l'écart. Les deux s'étreignent et sanglotent. Faites ce que vous pouvez, supplie-t-on à l'endroit du médecin. Antoine balbutie des paroles, même si on lui ordonne de se taire. Des excuses, d'abord. Puis des confessions. La vache, c'était lui. Avec trois de ses camarades. Ils trouvaient ça fucking nice une vache personnelle dans leur spot, au creux de la forêt. Ils la gardent attachée et la couvrent de peinture à cannette quand ils sont saouls. Jason, son ami, a même baissé son pantalon, irrité d'être le seul puceau de la bande. Les pneus aussi, c'étaient eux. Les bancs idéaux pour s'asseoir autour du feu et s'enivrer jusqu'à perdre connaissance. Jusqu'à oublier ce bout de pays qu'ils détestent, cette terre qui les a vus naître et qui semble vouloir les avaler.

Enfin, le docteur parvient à stabiliser l'état de l'adolescent. Il surviva. Les éclats de balles sont retirés et les saignements, eux, arrêtés. L'ambulance est en route. Outre la mère d'Antoine qui saute au cou de Khalfi, les autres communiquent à ce dernier leur gratitude du bout des lèvres. Khalfi s'en va en grande colère, se jure de déménager et de les dénoncer. Un coin tranquille, lui avait-on dit. Une fois parti, Bélanger, Thibeault et Parent sont unanimes : rien de tout ça ne serait arrivé si ce maudit médecin ne s'était pas invité chez eux, dans leur comté, cette terre qu'ils savent si bien protéger.

Existence poussiéreuse

DAPHNÉ NADEAU

Le cul posé
Sur une chaise branlante
D'un café cheap
Je cherche le bouton recul
Dans le film à mauvais budget
Qu'est ma vie

Mes souvenirs sont poussiéreux
Avec l'âge
Les épousseter est devenu trop fatigant
Mon seul balai
S'est effrité à se frotter
Aux saletés de mon existence





Les feuilles mortes

FRÉDÉRIQUE COLLETTE

L'automne se fait tardif. Les feuilles, qui peinent à passer du vert au rouge, semblent nier leur faculté merveilleuse d'illuminer le visage de ceux qui lèvent leurs yeux sur elles. Des mortes-nées. Les arbres se trouvent sans éclat et sans nuances. Les couleurs refusent de voir le jour et de partager leur chaleur avec le monde, comme si elles s'étaient estompées avant même d'apparaître. Aujourd'hui, alors que mon regard effleure le feuillage encore verdâtre, je repense à toi. Toi, qui n'as pas su éclairer le ciel terne de mon enfance.

Je me suis souvent demandé, petite, ce qui se cachait derrière l'absence de cadeaux d'anniversaire, de sucreries au retour de l'école, de baisers et d'histoires avant le coucher. Des oublis, me disais-tu, des oublis de maman. Un manque de temps et non de volonté. Une mémoire défaillante. Pourtant, celle des autres mères ne déraillait pas autant. Longtemps, j'ai cru que tu étais malade, mais tu n'en montrais aucun symptôme. Un léger rhume ne daignait même pas s'emparer de ton corps frêle et de ta gorge creuse. J'ai finalement compris que tes oublis provenaient d'un refus, d'un rejet : celui de ta propre fille. Je me faisais du mauvais sang pour toi, qui ne voulais que te débarrasser de moi. J'ai trop souvent observé tes lèvres faussement désolées me dire que c'est l'intention qui compte. Aujourd'hui, la rumeur de ces paroles sans conviction me donne envie de vomir.

Tu fuyais de plus en plus tes responsabilités. Il ne restait plus que des manières de faire croire. Une mascarade. Puis un jour, tu as pris tes bagages et tu es parvenue à m'oublier. Tu as laissé derrière toi l'homme et la fille qui, en vain, cherchaient à t'aimer. Tu t'es écartée de notre famille qui n'a pas eu le temps de grandir, et tu as abandonné ton enfant qui n'avait encore aucune idée de ce qu'elle voulait devenir. Ta



filles qui cherchaient à lire plus clairement sur ton visage, dans les pores de ta peau, dans le plus profond de tes yeux, opaques et obscurs. Tes yeux de brique, cernés de bleu et de froid, desquels n'osait s'enfuir aucune larme.

Les prunelles de papa étaient souvent gorgées d'eau. Après ton départ, elles ressemblaient à deux trous béants desquels s'échappaient les traces de ses sanglots. De minces serpents qui coulaient le long de ses joues et qui prolongeaient les veines mauves de son cou. Il tentait de camoufler sa douleur par des mots qui cherchaient à te comprendre, à te pardonner. Elle ne voulait pas nous faire de mal, me disait-il, elle n'était simplement pas heureuse. Je voyais bien la souffrance dans son visage, qui n'était pas aussi faux que le tien. Tu pratiquais habilement l'art de la feinte, et je réalise maintenant que de t'occuper de ton enfant n'a jamais fait partie de tes plans.

Mes pieds s'enfoncent dans la surface boueuse sous laquelle se trouvent, peut-être, tes secrets bien gardés. Mon regard est toujours rivé sur les arbres inanimés. Je sais que les feuilles qui n'ont jamais changé de couleur tomberont malgré tout, fragiles et friables. Mais je peux espérer les revoir l'automne prochain, incandescentes, enveloppées de leur aura aveuglante. Pour toi je n'attends plus. Les automnes défileront sans ta présence dans le paysage. Tu ne reviendras pas. De toute façon, ce n'en est pas la peine. Tu jouerais trop avec notre tête, la tournant et la retournant sans cesse, même si là ne serait pas ton intention. Toi, tu ne repousseras pas et tu ne te doteras d'aucune autre couleur que le gris du ciel qui grugera peu à peu tes cheveux. Tu es et resteras semblable aux cailloux, monochromes de tristesse et de dureté, sur lesquels on écorche nos genoux lorsqu'on trébuche et tombe par terre, mais pour lesquels il serait risible de pleurer.

Tu aurais peut-être envie de nous fixer de ton regard absent et de nous dire que tu croyais bien faire en t'éloignant, en nous épargnant l'image de ta propre érosion. Or, ce ne serait jamais suffisant : il n'y a pas que l'intention qui compte.





Compter les châteaux de sable

FANNIE MORIN

Dans le fin fond d'un no man's land lavallois,
sur une minuscule oasis de mauvaises herbes
sont éparpillés une trentaine d'enfants.

Pêle-mêle, impatiente,
bande kaléidoscopique :
elle nous attend.

Quand on dit ton nom, tu dis soleil.

Rapidement les adultes se sauvent,
laissent les enfants s'occuper des enfants.

Armés de deux ballons, d'un parachute coloré,
d'une crème solaire qui goûte la gomme balloune,
d'une poignée de Prismacolor défectueux,
nous jouons tout l'été à chercher Casper.

Ensemble, nous avons 26, 29 ou 31 enfants qui ne sont pas les nôtres.
Nous sommes des teen moms un peu hardcore,
un show à MTV que personne n'écoute.

Sur l'asphalte brûlant et craquelé,
nous nous asseyons en rond.
Voici les limites du jeu.
Une ligne imaginaire
entre un champ de blé d'Inde
et un centre d'achats qui n'existe plus.



L'été nous apprenons
des paroles de chansons que personne n'écoute,
les règles du code de vie,
qu'une question, ça commence par *pourquoi* ou *est-ce que*,
qu'une partie de baseball, c'est fait pour construire des châteaux de
sable.

À midi,
nous nous asseyons en rond,
délivrons nos pailles emprisonnées de plastique.
Un petit garçon nous regarde,
les joues trop pleines, le menton taché de pudding,
il parle dans le vide.
Dis, est-ce qu'on joue à dire des choses qui n'existent plus?

*

Nos sacs à dos bien strappés autour de nos tailles
pour ne pas sentir le poids des choses,
une carte de l'île de Laval pliée entre nos mains,
nos 26, 29 ou 31 enfants en rang copain-copain sur nos talons,
nous partons à la chasse :
Jungle Aventure, Musée Armand-Frappier, Funtropolis.
La file indienne est croche,
les Packsacks surchargés,
les chansons redondantes,
mais la fidèle 42 toujours à l'heure.

Par la vitre sale, nous disons au revoir
à la bibliothèque Marius-Barbeau,
au restaurant Le Restaurant
et au centre d'achats qui n'existe plus.





Assis à même le sol,
les pieds sous les bancs,
nos 26, 29 ou 31 enfants divaguent.
Le cou cassé, ils regardent par les hublots,
cherchent dans le ciel vide,
croient pouvoir y trouver leur maison.

Sur le boulevard Concorde qui défile
nous comptons, recomptons,
rattrapons nos 26, 29 ou 31 enfants qui se croient dans Bumble Bee.
La robuste 42 ne ménage personne,
fonce comme une montagne russe.
Par la fenêtre nous guettons
le terminus Montmorency où
nous chercherons notre prochain stop.

À 15 h 30,
un enfant dans chaque bras,
le reste de la horde qui traîne les pieds :
nous revenons du champ de bataille.
La 42 a avalé nos épées de mousse, nos boucliers en carton.
Dans le ciel gris, silence.
Nous rentrons à la forteresse
sans passer par la forêt magique
mourir de notre belle mort
en jouant à Pow Pow et à Tic Tac Boum.

*

Guerriers du Royaume de Nulle Part,
nous sortons, courageux
mélanger nos 26, 29 ou 31 enfants.
Nous sommes des pirates vêtus de capes à un dollar et de Converse sales.



Une cacophonie remplit le ciel vide
de notre station balnéaire abandonnée.

En route pour la grande finale,
Barbe Rouge se joint à la macarena.
Tout le monde troque son costume cheap
pour des vêtements à paillettes.

Dans le twilight zone d'une kermesse désorganisée,
nous nous donnons
des mots gentils,
des tapes sur les épaules,
des diplômes de papier.
Il n'y aura pas d'or pas d'argent
pour les teen moms un peu has-been.

*

Dans nos têtes,
26, 29 ou 31 petits fantômes courent partout.
Nous avons oublié
les règles du code de vie,
les paroles des chansons,
les limites du jeu.

De la plateforme montmorencienne,
la sweet 42 nous ramène au bout du monde.
Nos diplômes de papier pliés entre nos mains
les yeux dans le ciel vide
nous partons compter recompter
les choses qui n'existent plus.



Mutinerie contre l'invisible

EMILIE MALTAIS

Dans notre stupeur hypersensible, anesthésiée, la maison n'est pas différente. Elle est naïvement toujours la même; figée sans plus personne pour régner dedans. Nous ne savons plus quelles sont les règles. La patronne partie, faut-il continuer d'enlever nos chaussures, garder en place les serviettes à main décoratives, ne rien laisser traîner? Cette maison dont nous n'avons jamais voulu, celle-là même que nous avons fuie, il faut maintenant y vivre, la saigner de ses années, avant de s'en défaire au bras de n'importe qui. Nos pas feutrés persistent un temps dans un silence que nous ne connaissons plus, les condensateurs ayant ronflé pendant des mois. Le spectacle désormais fini, nous devenons les techniciens invisibles qui remballent le décor. Il faut poncer, par d'infimes trahisons, toutes traces de la morte. Lavées dans l'immense baignoire, nous laissons là le cerne gris de notre eau. Nous mangeons au salon devant les films de notre enfance, grisées par le risque de contamination de la poudre orange de nos crottes aux fromages sur tous les tissus pâles. Nous mélangeons le blanc avec les couleurs, laissons les draps se froisser dans la sècheuse. Le feu des chandelles, prohibé depuis un an par l'oxygène, brûle même le jour. Dans notre mutinerie contre l'invisible, nous rejouons ces adolescentes moqueuses et sournoises qui n'en faisaient qu'à leur tête. La Mère partie, nous redevenons ses enfants qui rêvaient d'être libres et orphelines.

Le téléphone sonne sans arrêt. Au début, j'ignore quoi dire, gênée. On demande à lui parler et je réponds tout bas — elle est décédée — presque honteuse. Je constate le malaise que ça cause et finis par y prendre un vilain plaisir. L'interlocuteur bafouille, se confond en excuses, en sympathies. Bien fait pour ceux qui osent nous déranger. Ma sœur prend possession de la cuisine. Il n'y a plus personne pour



superviser la coupe des légumes qui devaient être tous de la même grosseur, pas une âme pour s'assurer qu'elle a bien pensé à actionner la hotte. Et, surtout, plus de papilles délicates. Rien désormais qui ne barre le chemin aux caris, aux piments, à toutes les déclinaisons de sauces fortes, piquantes, acides, orange, jaunes, vertes, brunes, rouges. Plus personne non plus pour s'affoler des monceaux de vaisselle qui gonflent aux abords de l'évier.

Nous mangeons : du poulet au paprika sauce raïta et riz pilaf, des merguez, de la choucroute, du tartare de saumon au sésame et wasabi, du tataki de thon sur lit de riz au jasmin, de la bavette, de la salade de betteraves au fromage de chèvre, des pommes de terre à la grecque, du tofu frit, des pâtes de courgettes et tomates confites, de l'hummus d'edamame, du cari de poisson, des gaufres maison, des crêpes; au sirop, au fromage, au jambon, aux légumes, de la rillettes de canard et sa confiture de cerises de terre. Nous buvons aussi : du vin blanc, du vin rouge, du mousseux, des Mimosas, de la Sangria, des Bellinis, du Gin tonic, des Mojitos, de la bière, noire, rousse, blonde, blanche, des Margaritas et, ma sœur surtout, des Negronis. Les deux mains toujours grasses d'épices ou tachées d'herbes, elle se maintient dans une transe alchimique entre les jets de vapeur, le bouillon des sauces et le pétassement de la graisse dans les poêles chaudes. Tout le reste s'est arrêté. Nous écoutons nos borborygmes, bercées par la vaisselle à laver, les bras dans l'eau savonneuse. Le saccage nous assomme bien.

Dans le sac de vêtements remis par l'hôpital se trouve la perruque. Nous ignorons ce qu'il faut en faire. Posée sur la tête de styromousse, nous tentons de la cacher au fond des garde-robes, des armoires. Nous la changeons de place. Nous l'oublions. Elle nous surprend quand nous ouvrons les portes sans y penser. Nous en rions, hystériques, obscènes. Cette chose immonde. Au détour des ombres elle surgit, la Mère, la tête blottie entre les vêtements d'hiver, les valises, les chaussures. Nous entendons ses pas dans le corridor. Les lattes geignent timidement et nous nous retournons, prêtes à la voir apparaître. La porte de la chambre d'enfant s'ouvre toute seule, nous savons pourtant que c'est le pêne trop raide qui, mal enclenché, finit



par la repousser. Nous appelons à la maison pour rejoindre l'autre, le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, distraites. Nous atteignons parfois le répondeur. Dans la rangée des cannages à l'épicerie, je lance mon téléphone comme une grenade, le tympan lacéré par la voix qui invite à lui laisser un message. Notre tolérance s'épuise à la répétition. Vider, trier, donner.

Fébriles, nous purgeons les secrets que nous sommes seules au monde à connaître. Il fallait faire coiffer la prothèse. Ma sœur oublie qu'elle a promis de faire la commission. Elle se soûle avec des amis, se réveille le lendemain en panique avec la gueule de bois. La perruque a rendez-vous, vite, s'habiller. La Mère refuse de sortir de sa chambre sans ses cheveux, elle attendra. Ma sœur s'élance en vitesse hors de la maison, nauséuse, la tête de plastique et sa chevelure au vent, portées comme un trophée. Elle cherche le salon de coiffure dans le centre d'achat, se colle le nez aux vitrines pour le reconnaître, la tête sertie du scalp en main.

Nous rions aux larmes. Ma sœur, son mal de tête et la moumoute se font engueuler à leur retour. *Les voisins pourraient t'avoir vue!* Après avoir attendu, enfermée pendant trois heures dans sa chambre, qu'on lui ramène ses cheveux, la Mère pleure de rage, humiliée.

Nous devons tenir le coup, nous buvons. Le lieu de notre enfance, nous parlons d'y mettre le feu tous les jours, sans mélancolie. Les voisins viennent en procession offrir leurs sympathies; le regard désolé qu'ils jettent sur l'aménagement paysager qui dépérit malgré nos soins me fait douter. Est-ce de la mort des fleurs dont il est question? Rongées par notre écœurement et notre lassitude, les plantes s'étiolent, les fenêtres se salissent. Le chien refuse de quitter son trou, montre les dents et grogne à notre approche. Dans nos rêves agités, le sol cède sous les fondations et nous engloutit. Les murs qui n'ont plus de raison d'être s'abattent sur nous et refusent de nous laisser partir. La morte, ce glissement de terrain qui nous entraîne par cette phrase répétée à chaque voyage en avion, à chaque trajet en voiture dans des conditions difficiles : *Au moins si on meurt, on mourra ensemble.*





lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

